

Femme et synode Amazonien

L'importance du synode amazonien deviendra manifeste au fil du temps. Ce sera sans aucun doute une lumière qui guidera les démarches que l'Église est appelée à franchir dans l'avenir immédiat. Mais il y a un domaine dans lequel la nouveauté et l'ouverture est évidente, et c'est la question de la femme. Habituees à l'invisibilité et au manque d'appréciation, le document final du synode est une bouffée d'air frais qui nous permet de nous tenir debout et de nous sentir pleines de vie, avec un avenir de dignité possible.

Ce synode ne s'explique pas sans le précédent du « Laudato Si ». Cette encyclique expose l'évaluation des peuples indigènes et l'invitation à tirer des enseignements de leur culture ancestrale. Le document final du synode indique que "la sagesse des peuples ancestraux affirme que la Terre nourricière a un visage féminin" (n ° 101). La divinité aussi. Bien entendu, Dieu n'a pas de sexe, mais notre façon de le représenter parle de nous et de nous en tant que société. La première façon d'imaginer Dieu était au féminin, à la stupéfaction de la capacité de donner la vie. Autant que l'on sache, il est commun à toutes les cultures. La masculinisation ultérieure du divin dérive de la "culture religieuse patriarcale". L'éco-féminisme nous éclaire sur le fait que l'oppression des femmes et la dévastation de la planète sont deux formes de violence renforcées. Comme l'a déclaré Mary Judith Ressa, "après avoir été femmes et la terre et source de la vie, nous sommes devenues des ressources à utiliser - et à abuser – soumises à la volonté de la structure du pouvoir". Dépasser les valeurs machistes, ainsi normalisées, entraînera une libération pour les femmes et pour la nature. Le synode reconnaît les femmes en tant que gardiennes de la création (n ° 102), ce qui est tellement évident chez les peuples amazoniens. Et combien il est important d'identifier Dieu aussi avec le féminin. Ceci est souligné par Daniela Andrade, responsable de la communication REPAM, parce que le symbolique devient quotidien.



Si l'Évangile est une bonne nouvelle, il doit l'être aussi pour les femmes. Et c'était ainsi, les femmes ont trouvées en Jésus un libérateur. Elles faisaient partie de son groupe d'adeptes les plus proches et ont joué un rôle de premier plan parmi les premiers évangélisateurs. Le numéro 102 du document final du synode reconnaît la fonction ministérielle que Jésus a réservée aux femmes. C'est une réalité qui essaie de couvrir mille discours, mais cela a été rassemblé dans les textes du Nouveau Testament même si les rédacteurs en chef étaient totalement imprégnés de la culture patriarcale. La subtile demande de la réouverture de la commission d'étude du diaconat féminin faite au numéro 103 est basée sur cette constatation.

Il est très stimulant de lire qu'il est urgent pour l'Église amazonienne de promouvoir et de conférer des ministères aux hommes et aux femmes de manière équitable (n ° 95). Ceci basé sur une dignité baptismale égale. Cela devrait être une évidence, mais ce n'est pas le cas. Jésus montre à plusieurs reprises sa préférence pour s'incarner dans les marges. Notre libération consiste à nous solidariser avec ceux et celles qui sont dans ces marges, car ce n'est qu'avec eux que nous pourrions nous rapprocher de la vérité, à la juste mesure des choses. La périphérie, l'Amazonie, est ce qui place l'équité fondamentale entre les hommes et les femmes à son ordre du jour, ce qui devrait être une priorité et une urgence pour toute l'Église universelle.

Parmi les ministères à développer, le numéro 102 demande à reconnaître le ministère de la femme dirigeante de la communauté. Il s'agit de vérifier la réalité. Mais il a une avance, le rendre visible avec une reconnaissance officielle, honorée publiquement. Malheureusement, les femmes sont tellement habituées à servir dans l'obscurité, sans reconnaissance ou appréciation publique, qu'elles ne demandent pas cet espace de visibilité. Et cette attitude est injuste pour l'ensemble des femmes, car l'invisibilité fait partie du terrain propice au mépris, ce qui entraîne de nombreuses formes de violence à l'égard des femmes.



Dans ce même numéro 102, le document reconnaît la violence subie par les femmes sur le plan physique (la violence à l'égard des femmes est normalisée dans de nombreuses zones géographiques, y compris l'Amérique Latine), sur le plan moral (combien de fois a-t-on dit aux femmes qu'elles doivent endurer les mauvais traitements parce que c'est la croix que Dieu leur a donnée) et au niveau religieux. Il est nouveau et hautement apprécié que ce dernier niveau soit signalé. Personnellement, la réflexion de María López Vigil à partir du titre "Là où Dieu est un homme, les hommes se croient des dieux" a été très éclairante. Le patriarcat religieux est fondé sur l'hypothèse d'une masculinité sacrée, qui appelle le caractère viril de Dieu à faire de l'homme l'unique représentant et porte-parole de la divinité. María Vigil suggère que c'est l'origine de la discrimination et de la violence des hommes envers les femmes. Tant que cette racine restera cachée et intacte, nous continuerons à subir la normalisation de la discrimination et la violence. Sans une condamnation radicale de la violence à l'égard des femmes telle que celle décrite dans ce document, l'Église ne sera pas crédible. Espérons que la pratique conséquente se situe aux trois niveaux mentionnés.

Dans le même esprit de marche vers l'égalité, il est souligné dans le même numéro 102 la nécessité de renforcer la formation des femmes. Beaucoup de femmes sont déjà formées et capable au leadership, mais beaucoup d'autres ont vu leur droit à la formation volé, parce que cela ne leur a pas été offert, ou parce qu'elles en ont été exclues. Oui, nous voulons participer à des espaces de formation, pas à des déformations. Pour cela, la première étape est que, dans la profession enseignante, il existe au moins une parité dans le corps enseignant, c'est-à-dire que 50% du personnel enseignant soit composé de femmes. Sinon, nous risquons de répéter l'endoctrinement.



À la clôture du synode, le Pape a déclaré que le document final était incomplet par rapport à ce qu'il dit sur les femmes et il a diagnostiqué que l'Église n'avait pas encore compris ce que la femme représentait pour elle, car la question allait beaucoup plus loin au-delà de la fonctionnalité. Au minimum, le n ° 101 demande que les femmes soient consultées et participent à la prise de décision, afin de pouvoir contribuer de manière plus sensible à la synodalité ecclésiale. Il est demandé que leur participation aux conseils pastoraux des paroisses et des diocèses soit renforcée, même dans les instances gouvernementales. Un langage si prudent est un signe de l'énorme différence qui existe avec la réalité actuelle et aussi une concession à la nécessité de prendre des mesures progressives. Mais il faut avancer sans s'arrêter.

Pour moi, l'une des plus belles parties du document est l'expression du désir que l'Église soit Madeleine (n ° 22), se sente aimée et réconciliée, qu'elle annonce avec joie et conviction le Christ crucifié et ressuscité. Cette visibilité d'une référence féminine est importante pour l'ensemble de l'Église. Nommer Marie-Madeleine de manière si centrale revient à l'honorer, à lui donner la bonne place; elle est le premier témoin de la résurrection, apôtre des apôtres. Reconnaissons-nous tous en cela et sortons pour annoncer la bonne nouvelle de l'évangile qui nous vient d'Amazonie.

Mariángel Marco Teja
Ursuline de Jésus

Edmonton, Canada, 12 Novembre 2019